NOUVELLES DE POLYNIES

printemps 2018. édition n° 1

ÉDITO
Lieu commun

Aujourd'hui, tout est émouvant jusqu'à défaillir. On compte les jours, on admire les livres, on va et vient autour de ces nouveaux lieux créés, les trois Polynies, on remercie le peuple d'auteurs et d'illustrateurs qui a choisi d'habiter ces terres givrées, ces espaces littéraires encerclés par la glace. Audren et Cédric Philippe. Émile Cucherousset et Camille Jourdy. Sigrid Baffert et Adrienne et Léonore Sabrier. Gilles Barraqué et Hélène Rajcak. On va et vient encore, on pense au fait que les terres ne sont pas les seules à être givrées et on parcourt les lieux. Atypiques, dirait un agent immobilier. Singulier Pluriel, car nous tous, nous ne voulons pas croire à la dislocation du commun ; la Terre-Cœur, comme l'a nommée Paul Celan, est toujours notre ligne d'horizon, nous connaissons trop l'état des lieux, ce qui doit être cultivé et qui n'attend qu'à être inventé. Nous voulons vivre tout haut, nous voulons être ébranlés, nous voulons éprouver les saisissements, les chocs propres aux grandes œuvres. Le désert rouge de Sigrid Baffert, le Géant-Monde d'Audren, les mondes imaginés au coin de la forêt d'Émile Cucherousset, l'île pas si déserte de Gilles Barraqué. Ces textes réunis possèdent la même trame. Celle de la pensée romanesque associée à la fantaisie dictée par le style, pour se dire et dire le monde, partager. Mais cette trame aime aussi – ou plutôt, justement – à dérouter son monde. Quelque part, il y a le monstre du stéréotype, ce lieu commun qui ne dit plus son nom. Celui qui traîne par facilité, celui qui se réclame de jouer la bonne norme, celui qui rassure par sa répétition lénifiante et feutrée, celui qui se vend comme un misérable porte-bonheur. Pas pensable, pas imaginable, pas compréhensible, pas confortable, et les mots soudainement se figent. Pourtant, ce que nous cherchons, c'est précisément l'inquiétude d'une forme et d'une histoire, l'éclipse, le court-circuit, ce qui nous échappe. Alors, déjà, on imagine les prochains arrivants, les créateurs : les auteurs et vous, les lecteurs, on va et vient, on vous attend. La communauté de Polynies. Cépaduflan, ce passage de l'auteur au lecteur. « *Tout homme a ses amis,* écrivait Ossip Mandelstam. *Pourquoi le poète ne pourrait-il pas s'adresser aux siens, à ceux qui lui sont naturellement proches ? Lorsque survient l'instant décisif, le navigateur jette à l'océan la bouteille cachetée qui renferme son nom et le récit de son aventure. Bien des années après, vagabondant parmi les dunes, je la découvre sous le sable et, à la lecture de la lettre, j'apprends la date des événements et les dernières volontés du défunt. Je n'ai pas ouvert une lettre adressée à autrui la lettre cachetée dans la bouteille est adressée à celui qui la trouve. Je l'ai trouvée. J'en suis donc le destinataire secret.* » Aujourd'hui, vous êtes les destinataires secrets des bouteilles jetées à la mer par ces auteurs de romans. Nous aimons l'idée que vous allez les trouver. C'est désormais votre lieu, votre lieu en commun.

J'ENTENDS LA GUITARE
Truffer et machiner à tous les temps

Dans la forêt de Truffe et Machin où vont choses bizarres, il est possible au détour d'un bosquet de se lancer dans un sprint endiablé pour retrouver une idée perdue, lumineuse et volatile, de sentir sur sa peau de lapin duveteuse le souffle de la terrine cruellement préparée par une sorcière, ou de traquer ses dents perdues dans la bouche d'une pauvre gerbille, et tant d'autres choses, les idées de bêtises fusant au rythme fou des esprits de ces frères lapins, infatigables flamboyants, pour lesquels le rire est le meilleur antidote à l'ennui. Dans cette forêt tumultueuse, on ne se demande pas à chaque minute comment conjuguer le réel et la poésie, on le fait. Petit guide inventif mené verbe battant par Truffe et Machin.

Vivre l'aventure
Truffe : Toujours avec Machin.
Machin : Jamais sans Truffe.

Rencontrer Émile Cucherousset
Truffe : C'est le proprio mais on l'a jamais vu.
Machin : Il « paraît » que c'est le proprio, Truffe. Moi, je suis pas si sûr qu'il existe pour de vrai…

Faire la bêtise du siècle
Truffe : Une fois par jour.
Machin : Mais en dehors des repas.

Manger
Truffe : De temps en temps, c'est agréable.
Machin : Oui, c'est tout à fait ça. De temps en temps. Mais des temps très rapprochés.

Rêver
Truffe : Le train n° 857602 en provenance de Trifouilly-les-Oies et à destination des îles Crocodiles va bientôt entrer en gare. Ce train comporte 12 wagons multicolores, des toilettes sèches et un service de restauration.
Machin : OUF…

Faire le mort ou la feuille morte
Machin : C'est encore long ce questionnaire, Truffe ?
Truffe : Chut, Machin. Ne bouge plus. On va essayer de passer au travers de la question.

Se faire gronder
Truffe : On a l'habitude.
Machin : Mais ça dure jamais bien longtemps.

Choisir son objet préféré
Truffe : L'attrape-nigaud.
Machin : Le robot-cuiseur-moulineur Lapinex 8500.

Toucher son nez avec sa langue
Truffe : On a pas encore trouvé la bonne méthode.
Machin : Je me demande si plutôt que d'amener la langue au nez, il faudrait pas essayer d'amener le nez à la langue.
Truffe : Oui mais il faudrait avoir des nez extensibles, alors…
Machin : Je vais en parler à M. Cucherousset.

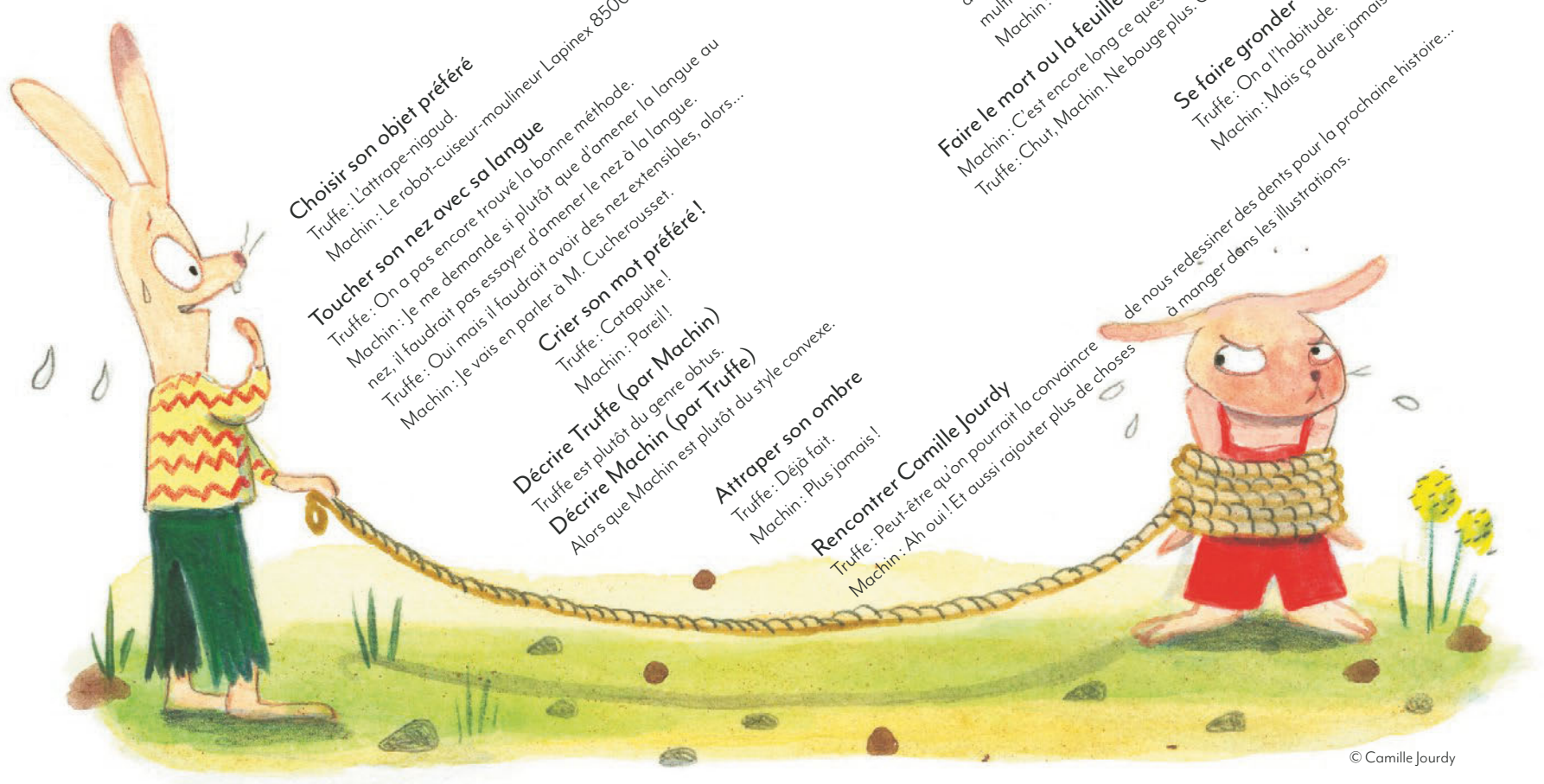
Crier son mot préféré !
Truffe : Catapulte !
Machin : Pareil !

Décrire Truffe (par Machin)
Truffe est plutôt du genre obtus.

Décrire Machin (par Truffe)
Alors que Machin est plutôt du style convexe.

Attraper son ombre
Truffe : Déjà fait.
Machin : Plus jamais !

Rencontrer Camille Jourdy
Truffe : Peut-être qu'on pourrait la convaincre de nous redessiner des dents pour la prochaine histoire…
Machin : Ah oui ! Et aussi rajouter plus de choses à manger dans les illustrations.



© Camille Jourdy

Extrait

— Imaginons que mon idée était lumineuse.

— C'est un peu prétentieux, ça. Elle pourrait tout autant être pourrie, ton idée.

— Effectivement, mais si on commence à imaginer tout et son contraire, comment veux-tu qu'on s'en sorte ?

— Bon… Ton idée est lumineuse. En quoi ça nous avance ?

— Ça nous avance qu'on recherche un truc qui brille.

Machin est sceptique, les trucs qui brillent ne courent pas les rues de la forêt. Alors, Truffe emploie les grands moyens. Il promet un tas de récompenses à son frère. Essentiellement des choses à manger, à vrai dire, et, surtout, du bon trèfle violet. Du bon trèfle violet venu tout droit des prairies verdoyantes et lointaines. Du bon trèfle violet qu'on ne mange que pour les grandes occasions, à la saint-glinglin, au bal de fin d'année et tous les trente-six du mois.

Cependant, Machin n'est pas dupe. Il sait bien que tout cela n'est qu'une ruse pour le faire avancer. Et penser à toute cette nourriture a ses inconvénients, ça le fait drôlement saliver. Le petit creux se transforme rapidement en faim de loup, et Machin ne sait pas comment s'en dépatouiller. Il voit des choses à manger partout, surtout là où il n'y en a pas. Il ne sait plus où donner de la tête. Il croquerait même l'oreille de son frère, s'il n'était pas un minimum civilisé.

— Truffe, écoute-moi. Imagine que ton idée ne soit pas si bonne que ça, qu'elle nous attire juste des tonnes d'ennuis dont on n'arrive pas à se dépêtrer. Imagine un peu, hein… Tu crois pas qu'on se sentirait un peu bêtes de l'avoir retrouvée ? Et puis, t'as pas l'impression qu'on s'éloigne carrément de chez nous ? Que la nuit pourrait nous attraper d'un seul coup et nous faire perdre notre chemin ?

Émile Cucherousset, *Truffe et Machin*. Illustrations de Camille Jourdy
Petite Polynie, ean 9782352893646, 8€. En librairie le 18 janvier 2018

© Camille Jourdy

Je vois la littérature (mais aussi l'Art de manière générale) comme un grand tamis de la vie et du désordre du monde. Un lieu où se décante l'essentiel. Un lieu où les sujets s'extraient du grand magma et se cristallisent en pépites. Ils deviennent enfin visibles, ils peuvent être observés, bousculés, questionnés, démystifiés.

Sigrid Baffert

DANS LE VENTRE DE LA BALEINE
La tribune de Polynies, par Audren

On propose souvent une sous-littérature aux enfants parce que quelques décisionnaires les prennent pour des sous-adultes, des trucs en construction, pas finis, pas crédibles. Il vaut mieux garder les jeunes lecteurs le plus longtemps possible dans cet état d'infériorité. C'est plus tranquille et moins dangereux pour l'avenir. Qui sait ce qu'ils pourraient faire de leur intelligence et de leur libre-arbitre si l'on en encourageait le développement ?

Il est donc difficile aujourd'hui de publier des textes pour la jeunesse qui ne rentrent pas dans les moules commerciaux de certains éditeurs. Il faudrait parfois supprimer des mots « *trop compliqués pour les enfants* » (je refuse de le faire) ou calibrer les récits en suivant davantage les « *codes* » du polar, du fantastique, du conte, etc. (là encore, je refuse de le faire). Pourquoi imiter ce qui existe déjà ? « *Pour que le lecteur ne se sente pas perdu* », vous explique-t-on… Mais alors à quoi bon voyager si le but de chaque périple est de retrouver ce que l'on connaît déjà ? Il faudrait aussi accepter des illustrations communes et vulgaires parce qu'on vous promet que « *c'est ce que les enfants aiment* ». En fait, ils aiment ce qu'on leur propose et ignorent qu'il existe autre chose tant que l'on ne le leur a pas présenté. Il serait bon qu'ils se « perdent » plus souvent, qu'ils découvrent d'autres chemins de lecture, des mots nouveaux, des idées nouvelles, des dessins nouveaux, car il leur est impossible de bien grandir en s'accommodant d'un menu-enfant de médiocre qualité. Il convient de leur laisser le choix, et d'éduquer leur goût en remplissant leurs assiettes et leurs livres, de nutriments variés, utiles à leur bon développement.

De mon côté, je m'oppose à ce que des impératifs, soi-disant commerciaux, me dictent mes histoires. Je ne serai jamais un Sasha que La Main déplace sur l'échiquier.

Extrait

Un jour, tandis que Sashalluciné se creusait encore la tête pour trouver un moyen de s'évader, et que le héros du tapis était, comme à l'accoutumée, en train de décrire la truffe froide du chien à son public, les Pions ressentirent une énorme secousse et se mirent à hurler.

Sasha-la-Raisonnable conseilla à tout le monde de rester calme. Personne ne semblait blessé, tout allait bien maintenant. Mais quelques minutes plus tard, la secousse reprit, plus longue, plus inquiétante. La Raisonnable assura que La Main ne les laisserait sûrement pas tomber. Il fallait avoir confiance. Les Pions, dispersés dans la boîte, gémissaient. Leurs habitudes venaient d'être bousculées. L'avenir leur semblait soudain plus qu'incertain.

– Qu'allons-nous devenir ? demanda l'un d'eux. Nous ne sommes même plus empilés.

– Au moins, ça change ! se réjouit Sashalluciné, tentant malgré tout de cacher son inquiétude.

Certains Sasha s'étaient évanouis, d'autres priaient, d'autres attendaient passivement que tout revienne en ordre. C'était si bon l'ordre, pensaient-ils.

Et puis vint le cataclysme.

Audren, *La petite épopée des pions*. Illustrations de Cédric Philippe
Petite Polynie, ean 9782352893653, 8€. En librairie le 18 janvier 2018

GRAND CŒUR, GROS CHAGRIN
Petites annonces

PERDU. Deux paires de dents, bon état, probable vol par gerbille primo-délinquante. Urgent (indigestion de soupes). Écrire à Truffe et Machin (réf. 5678943210). **ENTRE NOUS.** Merci au Grand Yves d'arrêter de dessiner des ovales colorés sur les livres. **DIVERS.** Pouah ! **RENDEZ-VOUS** à tous les Polyniens et à toutes les Polyniennes, au printemps 2018, parc Montsouris, 15 heures, pour une rencontre avec les auteurs de l'année (date à confirmer, ouvrez les yeux). D'autres dates à venir, au diable l'avarice. **MÉTÉO.** Neige intérieure. Ça sent le sapin. **RENCONTRE.** Cherche belle âme, regards vifs, douceur et attention, voix suave, si possible possédant un prénom commençant par Y (réf. 1906854322). **AVIS.** Chemise rouille de M'sieur Barraqué Gilles : faire suivre à la rédaction qui transmettra (réf. 70219612443). **PORTES OUVERTES.** Collections d'œuvres des plus grands dessinateurs, peintres et illustrateurs réunis pendant des années par un œil admiratif et généreux, anecdotes et histoires en pagaille, portes ouvertes aux nouveaux toujours : pas à vendre, à admirer. Conventionnels s'abstenir. Christine (réf. 990634521). **ENTRE NOUS.** Merci à Caroline, Anna, Diana et Julien de surveiller du coin de l'œil le Grand Yves. Ça suffit, maintenant. **APPEL.** Donne magnifiques santiags noires et rouges, transportées par pieds rebelles et sauvages, furieusement créatifs, contre un brin d'humanité, même sur les bords. Wild Girl (réf. 6620005783). **ENTRE NOUS.** Continuons longuement. **DIVERS.** Pouah pouah pouah ! **MESSAGE.** Ne pas manger trop vite ses rêves. En garder pour le dessert. Ne pas manger trop vite ses rêves. En garder pour le dessert. S.B. (réf. 1354768972).

Les enfants s'engagent gravement et entièrement dans le jeu. Ils en sortent avec légèreté, ayant, comme une grâce, la conscience innée de la fugacité.

Gilles Barraqué

DE L'AIR, DE L'AIR
Sur l'île déserte de Gilles Barraqué

Gilles Barraqué sur une île déserte, sans aucun Vendredi, ça donne quoi ? La belle vie, comme diraient ses comparses. Mais pas de vie possible sans quatre modestes choses. Plus mille autres choses tout de même.

Un tire-bouchon – sans quoi, si une caisse de vin vient à échouer sur mon île, je serai bien avancé…

Un guide encyclopédique des oiseaux de la contrée. Il est insupportable d'observer un oiseau sans pouvoir l'identifier.

Mille exemplaires d'un certain petit livre, universellement révéré, mais parangon de la mièvrerie selon moi. Ils feront, au jour le jour, et page à page, un excellent allume-feu.

Un certain vêtement d'une certaine femme, qu'elle aura porté un certain temps.

Ma chemise rouille à motifs discrets – car je ne désespère pas de la trouver avant mon exil. Je la passerai avec mon pantalon vert oseille à revers, mon gilet crème, et me promènerai ainsi vêtu dans l'île, en choisissant l'occasion des jours les plus ordinaires.

Extrait

Le lendemain, le cœur un peu serré, et alors qu'il n'avait pas très bien dormi, Vendredi prit son courage à deux mains. Il fallait retourner à la caverne pour rendre compte à Yaga de l'accomplissement de la punition. Mais quoi, le message était forcément passé : comme l'esprit l'avait exigé, Vendredi avait remplacé Robinson dans toutes ses corvées ménagères. Cette fois, Yaga le renverrait chez lui, peut-être même avec sa bénédiction. Après, plus question de remettre les pieds dans cette fichue grotte marine.

Comme il quittait la hutte, sa carapace sous le bras, Robinson le héla depuis le seuil.

— Tu retournes aux escargots ? Bonne idée. Dis, si possible, un peu moins de bigorneaux, et un peu plus de bulots !

« Cause toujours », pensa Vendredi. « Aujourd'hui, ce sera des coques ou des moules ramassées au grand air ».

Arrivé à l'entrée de la grotte, Vendredi respira un grand coup puis, la bouche sèche, les genoux flageolants, il pénétra dans le sombre boyau. Il pataugea jusqu'au cœur de la caverne et attendit que Yaga qui voit tout, qui entend tout, daigne noter sa présence. Au bout d'un moment, tout de même, puisque seul un léger clapotis résonnait, il osa élever la voix :

— Heum, Yaga ? C'est moi, Vendredi ! Je suis venu comme vous me l'avez demandé !

Flitch, flotch, faisait le clapot. Comment devait-on interpréter ce silence ? Est-ce que l'esprit se murait dans une muette colère ?

— Ohé, Yaga, vous êtes là ?

— Ouiiii, vermisseau ! Je te perçois ! Ainsi d'ailleurs que la plus minuscule des puces de mer en mon sein. Voyons, qu'as-tu à me dire ?

— Eh bien, comme vous l'ont certainement signifié les mouches, j'ai accompli ma punition. Alors je pense que je devrais être pardonné, et maintenant, je ne voudrais surtout pas vous déranger plus longtemps, donc…

— Cesse de jacasser telle la perruche à jabot ! C'est vrai, tu as rempli ta tâche. Cependant, je sais aussi par mes mouches que Robinson est encore bien faible.

— Quoi ? Mais il est en pleine santé ! Hier, il a mangé comme quatre !

— Ai-je mal entendu, tu viens de me contredire ? Et qui es-tu pour juger de ces choses ? Souhaites-tu vraiment que ce pauvre homme passe dans l'autre monde ?

— Non, non, évidemment.

— Alors ouvre grand tes oreilles, car voici ce que j'attends de toi…

Gilles Barraqué, *Vendredi ou les autres jours.* Illustrations d'Hélène Rajcak
Polynie, ean 9782352893738, 9€. En librairie le 24 mai 2018

© Hélène Rajcak

Je pars d'une idée, qui en amène une autre, etc. L'histoire se dessine au fur et à mesure. Cette méthode me va bien parce qu'elle me permet de me laisser surprendre par le récit et d'instaurer un dialogue permanent avec les personnages pour savoir où aller. Un dialogue dans l'urgence.

Émile Cucherousset

QUELQUE PART QUELQU'UN
Furieusement à la vie

Propos de Cédric Philippe recueillis lors de la découverte de *La petite épopée des pions* d'Audren, avant le début du beau travail d'illustration.

Je trouve plaisant, dans notre société où le lointain se placarde comme un idéal accessible et indispensable, de retrouver l'exotisme d'un simple jeu, et d'éprouver l'inconnu d'un tapis, d'un dessous de table ou d'une truffe de chien. Et de partir en voyage dans ce petit monde, beaucoup plus loin que les plages d'une agence de voyage.

© Cédric Philippe

Puisqu'il s'agit d'un monde, cette table, ce coffret en roncier, cette salle de jeu ; ces pions pourraient être nous ; ce damier a des airs de village et cette histoire ciselée, drôle, incisive parfois, ressemble furieusement à la vie. Car nous sommes aussi des pions après tout, sur un damier à notre échelle, bloqués par des règles, des cases et des corps que l'on ne choisit pas ; tous semblables mais tous uniques. Des mains nous déplacent, nous bazardent ; des bouches nous mordent ; d'autres pions nous moquent. Mais, comme Sasha, nous sommes libres. Et une pincée de rêves, parfois, suffit pour exister.

© Cédric Philippe

J'aimerais accompagner ce texte d'illustrations tranchées, en noir et blanc, pleine page, aussi directes que l'écriture mais tout aussi détaillées. Le motif du damier et d'autres motifs pourraient en augmenter l'impact et la délicatesse. Le style approcherait celui de John Tenniel dans *Alice,* avec moins de hachures et plus de noirs denses. Les pions seraient montrés tels qu'ils sont décrits pour ne pas fixer les interprétations possibles du texte : des pions dotés peut-être d'une bouche ou d'yeux minimalistes, sans doute de la forme de pions d'échecs pour leur donner plus de personnalité. Les images prendraient peut-être le point de vue de Sashalluciné, en vue « première personne », pour que le lecteur s'identifie à lui. Son voyage serait l'occasion d'une suite d'illustrations contemplatives en pleine page, de paysages crédibles mais formidables, sans lien de continuité entre eux : les flashs d'un album de voyage. Le pion pourrait y être inséré discrètement, à chaque page, comme un jeu.

***La petite épopée des pions* ? Un vade-mecum (dans son sens non-dentifricial).**

Audren

RENCONTRE DANS LA FORÊT

En ouvrant un roman de Sigrid Baffert, on devine que la foudre va encore s'abattre sur son fauteuil de lecture. Peu importe, car ce dernier aura déjà été métamorphosé en territoire de voltiges par un fou de Bassan, en course à la vie dans un bassin olympique ou en fabrique de tapis à Fez, dans un renouvellement parfaitement naturel accueillant toutes formes de bousculements, comme une salutation respectueuse. Aucun fauteuil ne peut se remettre du sentiment de stupeur et d'écho ébloui à la lecture de cette *Marche du baoyé*. C'est bien ici la personnification même de la foudre littéraire, virtuosement musicale, acrobatique et jaillissante, qui guide ce récit d'une famille Manké embarquée sur la route de la survie, un désert rouge où rien ne pousse et où les fruits du dernier baoyé deviennent objet de toutes les convoitises. Des mots, des voix se font entendre, des fantômes surgissent, l'âne Spinoza, la poule Blandémé ou Mémé Manké et ses pinceaux, avec un spectre retrouvé en cette magie de l'écriture, la beauté extrême de la modernité la plus absolue, *Le Code Béluga Romanesque,* cette chose « *réservée aux grandes occasions* » comme la qualifie justement Tiago. « *Mon code Béluga est un fantasme d'auteur,* précise Sigrid Baffert : *le code qui permettrait de nommer à l'infini et avec une précision botanique chaque sentiment, chaque émotion. Mais le paradoxe serait qu'un tel Graal tuerait la littérature. C'est justement ce manque qui en fait l'essence. La littérature est là pour pallier ce manque intrinsèque à toute langue. C'est cette éternelle incomplétude qui pousse l'écrivain à user sans cesse de stratèges et de ruses, à inventer des images, des métaphores, à créer des situations nouvelles pour rendre compte de l'infinité des visages et des sentiments humains. Finalement, le code Beluga est un peu le MacGuffin d'Hitchcock, ce qui nous pousse à créer, à (nous) réinventer. Il est ce qui fait avancer l'histoire et entretient le désir de vivre.* ». Le dur désir de durer, la perte comme un noyau existentiel, la trumperie d'un certain monde, le pouvoir de la littérature : rencontre avec Sigrid Baffert autour de *La marche du baoyé*.

Après la gueule de bois, l'invention

À l'origine de *La marche du baoyé,* il y a sans doute une sensation d'ensablement, d'étouffement. Une saturation face aux mille visages de la violence, comme une gueule de bois qui n'en finirait pas. Je ne suis pas un animal politique, je ne sais qu'inventer des histoires. Alors j'invente.

Je m'aperçois que ces dernières années, je n'ai cessé d'explorer deux idées intimement liées : la transmission interrompue (l'effacement, la disparition), et l'errance dans l'exil. *La marche du baoyé* fait écho à d'autres textes récents ou plus anciens que j'ai écrits. Je pense à des spectacles musicaux, *Halb, l'autre moitié,* qui parle de transmission et de mémoire, à *Loin de Garbo* (un projet en cours, qui évoque, par le prisme de la musique, la dictature, l'exil et la difficile reconstruction dans un pays inconnu), à *La fille qui avait deux ombres* paru en 2015. J'ai aussi un roman d'aventures à paraître, *Les bruits du monde,* qui met en scène des personnages en fuite et en survie. On a beau explorer des territoires variés, on en revient toujours à l'os, à ce qui nous a forgés et poussés vers l'écriture…

En exil ou manger-être mangé

On ne peut plus mettre la tête dans le sable (si j'ose dire). Chaque jour nous met en lumière des tragédies humaines. Il y a la question douloureuse de l'exil forcé, de l'anéantissement des peuples, mais d'une manière plus large, plus métaphorique, le choix de repli que font certaines sociétés, de refus de l'autre, la négation d'une réalité planétaire et de la nécessité d'un re-partage des ressources. Mais aussi le choix plus insidieux de l'effacement de l'individu, de la pensée singulière et autonome par la censure consensuelle. Manger-être mangé. Ce balancier-hachoir qui tranche dans son oscillation féroce les hésitants, les retardataires, les faibles, les soumis… La famille Manké a été contrainte de manger un à un tous les animaux de sa ferme (jusqu'à l'âne Spinoza, même si le récit ne l'énonce pas explicitement), afin de ne pas mourir affamée par les Déracineurs. Alors Tiago espère que ce sacrifice qui l'obsède n'aura pas été vain et que le désert ne les dévorera pas à son tour comme une « justice immanente ». La mort est là, omniprésente. Elle s'immisce par tous les pores, dans tous les interstices. Elle est le sable rouge, prête à engloutir. Elle reste non verbalisée par les adultes, comme si le déni et le silence suffisaient à l'exorciser. Mais le silence des adultes n'empêche pas les deux enfants d'en avoir une conscience aiguë. Elle hante Tiago tout le long du récit.

L'arbre de l'humanité

Cette famille de naufragés du désert pourrait être cinq expressions d'un même visage, cinq pièces d'un puzzle. Une sorte de condensé d'humanité, condamnée à vivre. Il y a le père, taiseux, monolithique, qui porte en lui la permanence et qui « tracte le monde ». La mère est le métronome, elle est celle autour de laquelle tout s'organise et se rythme : le temps, la marche, les pauses. C'est elle qui gère, régule, ordonne, distribue, partage. Mais elle n'interroge pas, n'explique pas. Elle *est*. C'est tout. Les deux fils, aussi dissemblables que complémentaires : Grand Ouji, le grand frère, à la fois impulsif et nonchalant. Son jeune frère Tiago, plus mature. Plus inquiet aussi. Il est le sensible, celui qui doute. Enfin, Monsieur B., qui répond à la question : « Qu'emporte-t-on dans sa valise lorsqu'on doit tout laisser derrière soi ? ». Les racines, je crois. Monsieur B. porte en lui les dernières racines de la famille Manké, les dernières promesses. Il est donc à la fois la figure de l'arrachement à la terre d'origine (pour être transporté) et de la continuité (« celui qu'on pourra replanter »). Au point que le père a décidé de nommer l'arbre comme une personne. Enfin, presque. Par une simple initiale. Mais cette initiale se trouve justement *au début* de l'alphabet. Un re-commencement est donc possible.

L'au-delà des mots

J'ai fait ce choix des mots inventés, parce que je ne voulais pas ancrer le texte dans une géographie, ni une temporalité précises. Le lecteur pressent qu'il traverse là une Afrique imaginaire, mais ce pourrait tout aussi bien être un désert sud-américain ou le bush australien. J'ai pris la liberté de faire un clin d'œil à Boris Vian et à son fameux « *je voudrais pas crever…* », et à sa trouvaille littéraire de *L'Écume des jours*. Je me souviens combien, adolescente, j'avais trouvé puissante l'expression de la maladie du personnage de Chloé par la métaphore du nénuphar poussant dans son poumon, et non par une description rationnelle et clinique. En ne nommant pas la maladie, Boris Vian la rend universelle. Cette famille Manké pourrait vivre sur n'importe quel continent ou dans n'importe quel désert. En usant d'une faune et d'une flore imaginaires, je pouvais inscrire l'histoire dans un espace-temps plus universel. Ainsi, j'ai voulu cette marche à travers le désert et l'immensité des dunes à l'image d'une ligne d'écriture sur une page blanche. Le texte a été écrit sur une tension, une sorte de note filée, de cri tenu : il y a ceux qui renoncent, et ceux qui continuent. Avec, dans l'arrière-cour de mon imaginaire, le souvenir prégnant d'un court roman d'anticipation de Stephen King, paru sous le pseudo de Richard Bachman en 1979 : *Marche ou crève*. J'ajoute et m'interroge : Crache ou rêve ? Trash ou trêve ?

Extrait

— C'est toi qui as mangé la onzième kouré ? a cinglé M'ma.

Il s'est réveillé d'un bond.

— Bien sûr que non !

Il a jeté un œil torve dans ma direction.

— D'abord, pourquoi moi ? Pourquoi pas Tiago ?

Parce que Grand Ouji avait beau être aussi longiligne que j'étais dodu, son appétit croissait aussi vite que ses bras et ses tibias.

M'ma a scruté la bouche de mon frère. Aucune tache bleue n'ombrait ses lèvres. Or chacun savait qu'une kouré laissait toujours quelques traces de jus indigo, dense comme de l'encre. Par solidarité masculine, on a tiré la langue, P'pa et moi. Elle était rose.

— C'est peut-être un singe des sables, a déclaré P'pa.

Grand Ouji a haussé les épaules, vexé.

— Ben au moins, dix kourés, c'est plus facile à diviser. Ça nous en fera deux et demi chacun. Et d'ailleurs, au petit-déjeuner, on pourrait…

— Pas maintenant, a coupé M'ma.

Sigrid Baffert, *La marche du baoyé*. Illustrations d'Adrienne et Léonore Sabrier
Polynie, ean 9782352893721, 9€. En librairie le 15 mars 2018

MAINTENANT ET BIENTÔT

18 janvier

Truffe et Machin
Émile Cucherousset, illustrations de Camille Jourdy
Petite Polynie, ean 9782352893646, 8€

La petite épopée des pions
Audren, illustrations de Cédric Philippe
Petite Polynie, ean 9782352893653, 8€

15 mars

La marche du baoyé
Sigrid Baffert, illustrations d'Adrienne et Léonore Sabrier
Polynie, ean 9782352893721, 9€

24 mai

Vendredi ou les autres jours
Gilles Barraqué, illustrations d'Hélène Rajcak
Polynie, ean 9782352893738, 9€

Suivront quatre romans à la rentrée, bientôt !

LISEZ ÉGALEMENT LE BLOG
NOUVELLES DE POLYNIES

OURS DE POLYNIES

Directrice de la publication : Christine Morault.
Rédactrice en chef : Chloé Mary. Contact : chloe.mary@editionsmemo.fr
Éditions MeMo. 5, passage Douard. 44000 Nantes. www.editions-memo.fr
Diffusion-distribution : harmonia mundi livres

CNL CENTRE NATIONAL DU LIVRE

La collection Polynie est soutenue par le Centre national du livre.

Illustration Cédric Philippe, 2017